

Kim Thúy  
Pascal Janovjak  
*À toi*

récit

10  
SUR  
10

## De la même auteure

*mãn*, Libre Expression, 2013.

À toi, avec Pascal Janovjak, Libre Expression, 2011 ;  
collection « 10 sur 10 », 2015.

*Ru*, Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », 2014.

## Du même auteur

À toi, avec Kim Thúy, Libre Expression, 2011 ; collection  
« 10 sur 10 », 2015.

*L'Invisible*, Paris, Buchet/Chastel, 2009.

*Coléoptères*, Genève, Samizdat, 2007.

Kim Thúy  
Pascal Janovjak

*À toi*

Récit





*Ils se sont rencontrés un soir, dans un hôtel de Monaco.  
Au petit déjeuner, ils se sont racontés. Et puis elle est  
repartie à Montréal, et il a regagné Ramallah.*

*Ce livre est la suite de leur conversation.*



PASCAL 3 octobre 08:11 Je t'ai écrit toute la nuit, dans un demi-sommeil. Tu connais cet entre-deux, où l'on a trop de mots pour dormir mais pas assez de conscience pour se lever, les coucher sur une feuille ? Mais peut-être es-tu de celles qui ne laissent jamais durer les hésitations... Je t'imagine plutôt ainsi ce matin, comme le matin de notre tête-à-tête. J'ai fini par me lever. Un anniversaire hier, dans un bar de Jérusalem... La musique était mauvaise, et nous n'avons pas dansé. Cela fait longtemps que je n'ai pas dansé, peut-être parce que la chaleur des soirs se prête davantage aux terrasses qu'aux pistes de danse. Ou parce que Francesca est enceinte. Elle est en Italie en ce moment, elle envie mes soirées, les verres, les rires. Elle a mal au dos, elle ne marche qu'avec effort. Nous avons toujours dansé, nous avons dansé au milieu de la misère, et dansé pendant les incursions, nous avons été bloqués dans des bars, parce que sortir était dangereux.

Mais je me souviens d'une soirée musicale à l'Alliance française de Dhaka ; c'était un rendez-vous régulier, j'y faisais le DJ. Ce jeudi-là marquait le début de la guerre en Irak, les premières frappes sur Bagdad. Je voulais annuler la soirée. On m'a convaincu de l'animer tout de même, beaucoup de gens attendaient ce rendez-vous, un des rares moments de défoulement dans ce pays difficile. J'ai commencé par *Rock Around the Bunker*, de Serge Gainsbourg, j'ai passé les disques à contrecœur, et je n'ai pas dansé. Et puis il y a eu les bombardements sur Gaza, en janvier 2009. Ramallah était morte, là non plus nous n'avions pas le cœur à la danse. Nous essayions d'appeler nos amis là-bas, sous les bombes, et les communications ne passaient pas, et nous ne savions pas qui était mort, qui était vivant.

Et maintenant Francesca est enceinte, et c'est la vie dans son ventre qui nous empêche de danser, et je ne

comprends pas pourquoi je ne suis pas plus heureux,  
plus insouciant. J'attends de sentir l'enfant, j'attends  
d'éprouver le bonheur ; pour l'instant la vie me pèse,  
comme elle pèse sur les reins de Francesca.

KIM 3 octobre 08:00 Je t'envie de vouloir danser encore.

La dernière fois que j'ai dansé, c'était à Hanoi sur la scène d'un vieux théâtre transformé en club. Il y avait encore sur les murs les vieilles photos des comédiens vietnamiens, retouchées au pinceau par le photographe, allongeant les cils, définissant la courbe des lèvres, amincissant le nez... Et, fièrement, il signait le portrait comme si c'était une peinture.

Dans les haut-parleurs, les mêmes chansons déferlaient tous les week-ends : l'incontournable *Hotel California*, la joyeuse *Lemon Tree* et la classique *Twist and Shout*. Nous croyions être ailleurs qu'à Hanoi dans cette salle noire, mais les pannes d'électricité, fréquentes et soudaines, nous ramenaient rapidement à ce pays en pleine construction.

Si nous insistions pour danser encore, pour ne pas retourner dans la lourde humidité de l'hiver hanoïen ou dans la chaleur torride des chambres aux rideaux verts en polyester, nous nous rendions dans un autre bar où les hommes étaient épiés, étudiés, examinés par des filles à la peau douce, imberbe, sans rides. Là-bas, la musique devenait diabolique, à la manière d'*Apocalypse Now*, prête à submerger tous ces hommes esseulés, consolés par les bras des professionnelles. L'alcool coulait à flots, mais puisque je ne bois pas, jamais, la confusion et l'imprécision des gestes de mon entourage me donnaient l'impression d'être myope, d'être loin. Ainsi, comme eux, j'étais une expatriée. Dans mon propre pays natal.

PASCAL 3 octobre 15:56 J'aime danser, mais la danse pour moi est le résultat d'une alchimie, comme une drogue rare. Ici les gens dansent beaucoup, sans alcool et sans complexes – lors des mariages, on danse avant le repas ; à peine arrivés les mariés ouvrent le bal et les invités se précipitent... Le déroulement est toujours le même, qu'on soit entre chirurgiens, dans un grand hôtel, ou entre agriculteurs, sur la place du village.

Lorsque j'habitais en Jordanie, une amie s'étonnait de la rigidité de cette société. « Dans toutes les cultures il y a un exutoire : la drogue, l'alcool, la transe, le sexe. Ici, rien. Comment les gens peuvent-ils supporter ça ? » disait-elle. Elle aimait l'Afrique, elle étouffait au Moyen-Orient. Elle ignorait à quel point la religion peut être un exutoire... Et surtout, elle n'avait jamais été conviée à un mariage.

Lors des cérémonies les plus traditionnelles, les hommes et les femmes sont séparés, on ne boit que du Coca-Cola et du thé, et pourtant l'ivresse est là : la danse est une libération, quelque chose qui monte à la tête. J'ai vu ces gens, jeunes, vieux, bras dessus, bras dessous dansant le *dabké*, en sueur, le cœur battant, les veines gonflées, la salle déborde d'éclats de rire et de percussions de tablas, les blagues fusent, on se tape dans les mains, ce sont les bêtes blagues de l'ivresse et les vrais sourires du bonheur.

Et j'aime les lendemains, la langue encore brûlante de tabac, la tête brumeuse et le corps endolori. Ce sont des journées qui passent lentement, comme des vacances de l'âme.

J'ai hâte que notre fils naisse, qu'il grandisse et soit en âge de danser. Il prendra la voiture et déguerpira, et nos soirées alors seront libres à nouveau, et je compte bien danser encore...

KIM 3 octobre 11:35 Après une courte marche en forêt d'automne, alors que j'attendais le retour des enfants qui étaient partis escalader la colline, ce souvenir d'enfance m'est revenu à travers la danse incessante et lascive des feuilles aux couleurs chaudes et du vent froid mais doux, presque amoureux.

Les Vietnamiens n'ont pas cette grâce quand ils dansent, car ils ne dansent que rarement, voire pas du tout.

La première fois que j'ai vu des Vietnamiennes danser, j'avais trois ou quatre ans. Mon père était haut fonctionnaire à Saïgon. C'était le seul homme qui se présentait aux soirées avec sa femme accrochée à son bras. Mon père était amoureux des courbes prononcées de ma mère, une qualité plutôt rare chez les Vietnamiennes. Mais plus encore, il adulait ses mains aux longs doigts effilés, suivant la forme des feuilles de bambou, manucurées à la perfection et lourdement diamantées comme celles des princesses, des bourgeoises, des épouses qui n'étaient qu'épouses.

Je suis née exactement neuf mois et dix jours après leur mariage. Dès que j'ai pu m'asseoir dans une chaise haute, j'ai accompagné mes parents aussi bien aux dîners de fonction qu'aux amicales tables de poker. Ma nourrice devait me suivre partout, comme une ombre sans âme. Elle savait comment exister sans respirer, sans occuper l'espace, sans être vue. C'est la plus grande moniale bouddhiste que j'aie connue, car elle savait comment se préserver de tout sentiment, surtout de l'attachement... même si elle m'avait entouré de la taille en permanence, à la façon d'une ceinture de chasteté.

Un soir, nous étions reçus dans un club appelé Maxime où il y avait des spectacles de danse. Les serveuses portaient d'indécents *áo dài* à trois pans au lieu de deux, fendus non plus seulement sur les côtés

mais également au milieu jusqu'au nombril, par-dessus des pantalons longs et évasés. En ces temps-là, certaines femmes croyaient encore qu'elles pouvaient tomber enceintes juste en marchant dans le couloir d'air derrière l'homme qu'elles suivaient. Or, sur cette scène, des femmes se départaient de leur costume, un morceau à la fois, comme on épluche un épi de maïs.

Le soir suivant, debout sur les oreillers de mon lit après un bain chaud, d'un geste presque naturel, j'ai lancé ma serviette par terre en me déhanchant le plus possible comme mes nouvelles héroïnes, les effeuilleuses.

PASCAL 3 octobre 20:50 Mon ami

David Brosset m'a envoyé un beau texte, le mois dernier : l'histoire d'un écrivain qui a perdu ses mots, qui les cherche en vain, dans les tiroirs de la cuisine, dans les articles d'un magazine, dans les livres de sa bibliothèque. Mais rien : ses mots à lui se sont envolés, ils sont sortis prendre l'air. Alors, l'écrivain enfile sa veste, et c'est la fin de l'histoire : le jour où l'écrivain perdit ses mots, il gagna une balade. Sans doute les retrouva-t-il sur le sentier d'une forêt d'automne, à l'endroit même où tu as retrouvé cette bribe d'enfance.

J'aurais adoré voir la petite Thúy s'effeuiller en dansant sur son lit, cela m'aurait sûrement amusé. Ou bien m'aurais-tu troublé ? Je suis surpris des gestes et des regards que peuvent lancer aux hommes les petites filles de cinq ans. Des regards en biais, faussement pudiques ou franchement charmeurs, des regards d'adulte. Comme si la séduction était innée, comme semble innée l'admiration que portent les petits garçons aux tracteurs et aux avions supersoniques, quand leurs pères ne sont ni agriculteurs ni pilotes de chasse. Cela me paraît aussi étonnant que ces fourmis qui naissent avec une fonction sociale déterminée ou que ces oiseaux migrateurs qui trouvent leur chemin sans l'avoir appris. Mes amis féministes ou anthropologues me répondent qu'il n'y a rien d'inné là-dedans, que les divisions sexuelles sont le simple fruit d'un formatage social. Ainsi as-tu suivi l'exemple des effeuilleuses, et ai-je appris à fabriquer un arc.

Soudaines visions de pagnes et de viande saignante, dévorée autour d'un feu de Néandertal... Nos gestes sont millénaires, c'est sans doute pour cela que nous retrouvons mieux nos mots quand le pied pèse sur le sol, quand le corps est en marche, sous les grands arbres.

PASCAL 3 octobre 22:45 J'entends des cris dehors. C'est un drôle de quartier : d'un côté la rue est calme, plutôt bourgeoise ; elle est plus populaire de l'autre. Maintenant c'est une femme qui crie, il y a beaucoup de gens, ils parlent tous trop fort, je ne comprends rien. Ici plus qu'ailleurs, la vie se fait volontiers théâtre. Un soir du mois dernier, deux jeunes en sont venus aux mains pour une misérable histoire de quelques shekels. La tension est montée, les voisins sont sortis, les familles, tout le monde a essayé de les séparer, des silhouettes luttant dans la lumière jaune des réverbères. Finalement, ils ont réussi à ramener un des jeunes à la maison. Et comme je m'y attendais, il est ressorti quelques minutes plus tard en courant, un couteau à la main. Mais dans ces cas-là on ne court jamais très vite, on laisse les amis vous rattraper, et quand le couteau se lève alors le bras attend un peu, que quelqu'un l'attrape, que quelqu'un l'empêche. Et l'honneur est sauf, sans qu'il y ait de sang versé. Les familles se rencontrent, on fait du café, on discute, on règle l'affaire. La police arrive beaucoup plus tard, quand tout est fini. On a rarement besoin d'elle.

Cette histoire de rue, bourgeoise d'un côté et populaire de l'autre, me rappelle ce que m'a dit un jour Michel Chaillou : l'écrivain devrait être un domestique, un domestique qui se tient droit, près des hautes fenêtres. Quelqu'un qui entend les murmures des puissants, dans les salons, mais qui entend aussi les cris de la rue.

KIM 3 octobre 16:06 En attendant des nouvelles de toi hier, j'ai relu la première page du *Captif amoureux* de Jean Genet. Je ne connaissais rien de la Palestine, sauf cette comparaison de la réalité des Palestiniens à des espaces blancs entre les phrases. Aujourd'hui, avec tes mots et entre tes mots, je vois de la fumée, non pas seulement celle des explosions, mais aussi celle des poêles et des thés, des chaleurs qui ne font pas les manchettes.

PASCAL 4 octobre 00:02 Genet se sent impuissant à décrire cette réalité et, qu'on soit poète ou journaliste, il est vrai que c'est une gageure... Il existe une inévitable distance entre le témoin du drame et ses acteurs, et ce n'est pas toujours une distance objective, c'est parfois quelque chose qu'on crée de toutes pièces. J'avais passé une très belle journée avec Mazen, un peintre d'une cinquantaine d'années. Il a écrit aussi, notamment une pièce de théâtre, l'histoire d'un homme qui sort de prison et qui est devenu impuissant. La trame m'avait touché parce que même si les récits de prison sont fréquents ici, on parle peu de l'après. Et surtout de la sexualité de l'après. C'était une belle idée.

Nous avons passé l'après-midi à parler, à vider théières et paquets de cigarettes dans son atelier encombré – le soir venu, nous avons mangé ensemble, sur la terrasse, en admirant le soleil qui se couchait sur les collines. Je lui ai parlé de la Jordanie, où j'ai habité. Il m'a demandé si j'avais aimé ce pays. Lui y avait passé neuf ans, dans une prison.

Ça m'a rendu muet. Pour une raison que j'ignore, je percevais ses œuvres comme des fictions. Je me rendais brusquement compte que c'était du vécu. Je me suis alors soudain senti incapable d'échanger plus longtemps avec lui ; comment pouvais-je avoir quoi que ce soit à dire à cet écrivain, qui avait fait l'expérience de la faim, de la soif et de la solitude, à cet homme qui avait passé neuf ans de sa vie derrière des barreaux ? Je suis parti.

Et c'était idiot, vraiment, puisque nous avions passé de si belles heures ensemble... J'avais créé une distance là où il n'y en avait pas, où il n'aurait pas dû y en avoir.

KIM 4 octobre 17:58 Je crois que ceux qui ont couché avec l'horreur cherchent à côtoyer la pureté ou une certaine innocence afin d'en revenir... de réduire justement cette distance dont tu parles. Alors, ne bouge pas, reste, afin de lui donner le temps de marcher jusqu'à toi, jusqu'à la lumière, jusqu'à l'humain qu'il était.

PASCAL 4 octobre 10:27 Encore un dîner ce soir, à Jérusalem. On n'y va pas souvent, à Jérusalem, c'est tout près mais il y a le mur, les *checkpoints*. C'est rarement violent, mais c'est comme si la violence de cette séparation avait marqué le paysage, creusé des nids-de-poule dans les routes, des trous dans les murs. Je me rends compte maintenant de ce qui me touche quand je traverse cette zone : il y fait noir. Peu de réverbères, parfois aucun. De part et d'autre, c'est la vie des villes, les centres commerciaux, les néons des restaurants, les cafés. Entre les deux, il y a ce gouffre.

KIM 4 octobre 06:35 J'étais à Berlin avant Monaco. Mon hôtel, l'ambassade canadienne, la Potsdamer Platz et d'autres édifices dessinés par des architectes de renom ont été bâtis exactement là où se trouvait autrefois le mur. Plus aucune trace de ce passé, sauf quelques pans de béton aux graffitis exposés sur un coin de rue, comme de simples œuvres d'art abstrait que nous ignorons et devant lesquelles nous évitons de hurler : « Mais, ciel ! Pourquoi ? »

En vingt ans, nous avons réussi à effacer une histoire pour en recommencer ailleurs une autre, semblable, plus violente.

Il était possible pour moi de danser sur le mur devant la porte de Brandebourg, le 31 décembre 1989, avec des milliers de gens venus du monde entier, pour faire croire, temporairement, qu'il serait possible d'abattre tous les murs en chantant d'une seule voix, quelle que soit la langue maternelle.

Mais sera-t-il un jour possible pour toi de danser sur ce nouveau mur qui, il me semble, t'isole du reste du monde ?

PASCAL 4 octobre 12:54 Je ne sais pas.

Ce mur-ci est terrible parce qu'il est haut de huit mètres d'opacité et qu'il masque la banalité du réel ; on peut imaginer ce qu'on veut au-delà, des monstres issus de nos préjugés et de nos peurs, un Autre qui soit exactement ce dont on a besoin : un ennemi sanguinaire, le repoussoir maléfique qui aide à se construire. Mais il est tant d'autres murs dont on parle moins – ceux qui protègent l'Espagne de l'Afrique, les États-Unis du Mexique, ces murs qui traversent des continents, séparent le Nord du Sud – et ceux dont on ne parle pas du tout, les enceintes des résidences surveillées, les murs des *compounds*, des ambassades... On se demande comment un ambassadeur peut faire son travail, quand son bureau est retranché derrière des barbelés. Il nous faudrait des plaines pour danser, de vastes plaines où rien ne viendrait arrêter la musique.

J'ai parcouru récemment un beau livre de l'artiste suisse Dominique de Rivaz, qui a suivi à pied l'ancien tracé du mur de Berlin, en ville et dans la campagne alentour. Parfois les traces sont imperceptibles, parfois la nature porte encore une cicatrice profonde : des forêts coupées en deux, des champs à l'abandon, des terrains vagues. Et puis quelques pans restés debout, qui peinent à provoquer une quelconque émotion, comme tu le dis. Des pans sans mur, comme des portes en négatif, le souvenir de ce qui n'a pas été.

Et pourtant cela reste un lieu de pèlerinage, une attraction... Comme si le mur était un simple monument, pas plus odieux en somme que les arcs de triomphe qui commémorent les guerres et les victoires sanglantes. Des bus de touristes viennent parfois admirer le mur israélien : on prend des photos, on hoche gravement la tête, on s'émerveille en silence. Paradoxalement, il ne m'isole pas tant que ça, ce mur, puisqu'il attire le monde extérieur

et place ma résidence au cœur de l'actualité. Ainsi, c'est sur ce mur que je peux construire mon récit, appuyer les fragments, adosser des histoires.

«8 823 km. Kim dort. Je suis seul face à ses derniers mots. Tous les jours, ils tombent dans ma boîte. Ce ne sont pas des lettres, juste des signes tapés sur un écran, envoyés à la vitesse de la lumière, par-delà mers et continents. Si cela avait été des lettres, il y aurait sur le papier des parfums d'océan, des traces de nuages.»



*Pascal Janovjak est né à Bâle (Suisse), d'une mère française et d'un père slovaque. Il vit désormais à Rome, après avoir travaillé au Bangladesh et dans différents pays du Moyen-Orient, dont la Palestine.*

*Née au Vietnam, Kim Thúy est arrivée au Québec à l'âge de dix ans. Elle a publié Ru, lauréat des prix littéraires du Gouverneur général 2010, et mãn aux Éditions Libre Expression.*